

**« Père, je remets mon esprit entre tes mains »**

**Luc 23, 46**

Vendredi saint 2014

---

Woerth, le 18.04.2014

« Entre tes mains Seigneur, je remets mon esprit » - ainsi priait mon meilleur camarade du lycée, tous les soirs au coucher. Lui dont le style de vie ne me paraissait pas toujours très catholique – c'était pourtant sa confession – m'avait touché par les paroles de ce rituel du soir. « Entre tes mains, je remets mon esprit », adressé au Seigneur comme une prière, m'a toujours paru une prière de confiance, d'abandon dans les mains de celui qui se révèle comme notre Père, comme notre Sauveur et ami, comme l'Esprit qui nous appelle à la communion d'esprit avec lui.

Bien sûr, cette prière ne revêt pas l'aspect tragique de la dernière Parole du Christ en croix. Les deux prières, similaires dans leur mot, sont semblables encore par la foi qui les caractérise.

Que l'on sache son heure venue, ou qu'on s'abandonne simplement au temps du sommeil, cette prière remet notre être entre les mains du Créateur, quelle que doive être notre destinée.

Au quotidien, elle témoigne de notre relation à ce Dieu qui s'est aussi fait notre Rédempteur, notre Sauveur.

Seul l'évangéliste Luc, dont nous avons suivi le récit pour la Passion cette année, rapporte cette septième et dernière parole du Christ en croix : « Jésus s'écria d'une voix forte : ' Père, je remets mon esprit entre tes mains ' Et, en disant ces paroles, il expira. » Avec Luc, Marc et Matthieu relient ce moment la déchirure du voile dans le temple – elle se rapporte au « tout est accompli » cité par Jean seul et sur lequel nous avons médité hier : puisque Jésus a tout accompli, accompli notre Salut, accompli la Loi divine, ôté le péché du monde et scellé la paix entre les hommes et Dieu, la séparation entre Dieu et l'humanité, le péché qui cause cette séparation, symbolisée par le rideau isolant dans le temple le saint des saints, cette séparation n'existe plus, chacun a, par le Christ, libre accès à Dieu dont le siège royal brille de sa grâce.

Matthieu et Marc, toutefois, ne rapportent pas la dernière parole du Christ mais évoquent « un cri d'une voix forte », « un grand cri ».

Les quatre évangélistes rapportent, sans surprise, la mort du Seigneur. Jean, en employant l'expression « il rendit l'esprit », rejoint Luc et la parole qu'il rapporte, tandis que Marc et Matthieu disent simplement : « il expira ». L'esprit et le souffle sont le même mot dans les deux langues d'origine des Ecritures saintes, l'hébreu et le grec, aussi les expressions peuvent être considérées comme équivalentes. Mais en même temps, d'être en présence de deux expressions, peut nous rendre attentifs au fait que tous les humains sont appelés, un jour, à rendre l'âme, mais qu'il y a, in fine, deux manières de le faire.

La parole d'abandon du Christ entre les mains de son Père contraste en effet avec une autre qu'il a prononcée peu avant : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Même mots, et pourtant contradictoires. D'un côté mon père m'abandonne, de l'autre je peux au contraire m'abandonner en ses bras. D'un côté j'en suis séparé, de l'autre je suis

tout près de son cœur. D'un côté la relation est brisée, ce l'autre elle s'exprime dans une confiance totale. Et pour Jésus, celui dont il déplore qu'il l'a abandonné sur cette croix est le même en qui il se réfugie à l'instant où la mort fait son œuvre.

Il y a quelques années, nous avons médité d'une autre manière sur cette parole difficile, « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ». Cette perception d'un Dieu absent, de l'absence de Dieu, ne signifie pas qu'il n'existe pas pour autant. Jésus fait ici l'expérience, lui le juste, de la séparation que le péché produit entre les hommes et Dieu, parce qu'il incarne à ce moment le péché : il porte tout le poids notre péché, il porte tout le poids de notre séparation. Mais Dieu existe toujours. Et il est présent dans la foi même du Fils de l'homme abandonné : « mon Dieu, mon Dieu ... pourquoi m'as-tu abandonné ». Aussi ce Dieu que le Fils de l'homme a invoqué il y a peu, se sentant abandonné par lui, le Fils de Dieu, sûr de sa cause, l'invoque comme Père pour abandonner entre ses mains son esprit.

Tout le monde doit mourir. Tout le monde doit rendre l'âme. La grande question c'est de savoir où elle va.

Un médecin généraliste a raconté dans un bouquin intitulé « Le bobologue » quelques expériences de sa carrière. Une des plus poignantes est sans doute celle où l'un de ses patients est mort dans ses bras. Ce patient s'est adressé en face à son médecin et lui a dit : « Docteur, je meurs ! ». Pas « Je suis en train de mourir », mais ce présent immédiat : il a braqué ses yeux dans les yeux de son médecin, lui a dit « je meurs » et son regard s'est éteint. Il y a ce moment fatidique où l'humain fait l'expérience de la mort. C'est non vers sa femme mais vers son médecin, celui qui a un certain pouvoir pour repousser la mort mais qui échouera un jour à la repousser plus encore, que cet homme s'est tourné, utilisant ces dernières paroles pour faire part de l'expérience concrète, immédiate, de sa propre mort. Dans quel esprit, dans quel état d'esprit mourons-nous ? Certains pensent qu'après il n'y a rien, que c'est fini, et peuvent l'accueillir comme une délivrance comme ils peuvent être désespérés d'être anéantis, de retourner au néant. D'autres croient « qu'il y a quelque chose », mais ce quelque chose peut aussi bien faire peur – peur de l'inconnu, peur du jugement, peur d'un au-delà malaisé, mauvais comme ils peuvent espérer en une forme de bonheur, un accueil bienveillant dans cet au-delà. Qu'il est bon de savoir ce qu'il y a au-delà, de pouvoir être confiant au moment de rendre l'âme.

Tous, nous sommes appelés à connaître ce moment où nous perdrons le contrôle de notre vie, où nous ne pourrons plus nous accrocher à notre lit, à notre terre, à notre corps, à toute cette matérialité, visible, rassurante dans le sens où même si elle n'est pas toujours bonne, loin s'en faut, nous pensons savoir en tous cas comment interagir avec elle. Tous nous allons être happés dans une réalité que nous n'avons jamais vue, même si une minorité a pu l'entrevoir.

L'instant est décisif : après la mort vient le jugement, dit la Bible, en cela d'ailleurs rejointe par nombre de religions, de croyances, de philosophies sur l'au-delà. Surpris qu'il y ait un au-delà, allons-nous nous débattre, préparer à la hâte une défense, une apologie de notre vie, de son bilan face à ce Dieu qui existait finalement et qu'alors nous ne pouvons imaginer – et maintenant reconnaître – que comme Juge ? Pas du tout surpris, allons-nous attendre que le bien et le mal de notre vie soient mis en balance, en espérant que la balance penche du bon côté, alors qu'il n'est question de balance que par la connaissance du bien et du mal, et que pour entrer dans la présence de celui qui est pur, pour entrer dans le monde du bien sans tache, de l'amour sans défaut, il faudrait que sur cette balance il n'y ait que du bien d'un

côté et pas une trace de mal de l'autre ? Ou bien sommes-nous confiants que nous ne passerons pas en jugement, mais que nous avons la vie éternelle, malgré la mort ? Sur quoi baser une telle assurance ? J'ai parlé tout à l'heure de savoir. Ne pouvons-nous pourtant qu'espérer ? Notre humanité avoue sa faiblesse ici dans ses doutes, dans son incertitude, dans ce qu'elle ne peut faire montre que d'un espoir. Mais en face, Dieu est sûr, ce qu'il nous révèle, il nous communique comme une certitude, sa parole est ferme, irrévocable dans sa grâce, son amour est fidèle, éternel, il définit son être même. Dieu est en question à cause de la séparation causée par le péché, Dieu est en affirmation dans sa grâce sûre qui appelle, qui cause notre entière confiance, notre abandon entre les mains de celui qui se révèle comme le Père aimant vers qui nous sommes appelés à retourner.

Telle attendra cet instant avec confiance en son Sauveur. Elle aura peut-être bien encore ses combats, mais elle attendra l'appel ultime du Seigneur comme une délivrance, une entrée dans ce bien-être éternel auquel il nous appelle, à cette communion perpétuelle d'amour, de joie, de lumière, de vraie vie.

Tel aura mené une vie marqué par la révolte, révolte contre son destin, contre ce monde où règne le mal et où ça fait mal de vivre, mais à l'approche de sa mort demandera accès aux moyens de grâce, aux moyens par lesquels Dieu communique sa grâce aux humains, demandera grâce, reconnaîtra, confessera son besoin de grâce, demandera à la recevoir. Or c'est par la grâce que nous sommes sauvés, et elle est offerte à toute. La foi, c'est avoir reçu cette grâce et le pouvoir de s'y accrocher – fidélité de Dieu à son alliance, confiance de l'homme en l'alliance de Dieu.

Entre Noël et Pâques, dans notre proche église, je crois que nous aurons pu voir ces exemples.

Jésus, sachant qu'il avait tout accompli, dit « Père, je remets mon esprit entre tes mains ».

Au moment de mourir, nous ne pourrons pas dire que nous avons tout accompli. Notre vie sera finie, mais pas pleinement accomplie. Et quoique nous ayons fait, elle ne reflètera pas que le bien qui règne sans partage dans le Royaume de Dieu. C'est pourquoi nous plaçons plutôt notre confiance en ce que le Messie a accompli pour nous. Lui, il a tout accompli, et il nous offre cet accomplissement.

« Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Cette communion d'Esprit, nous y sommes appelés par notre baptême, où Dieu se fait notre Père, par notre nouvelle naissance de l'esprit. Laissons Christ vivre en nous pour mener une vie accomplie autant qu'elle est identifiée à la sienne, en communion avec le Seigneur, comme son don, dans la foi.

Que la Paix de Dieu qui surpasse toute intelligence garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ, pour la vie éternelle – Amen !